

LA GARRIGUE, ESPACE DE LA NARRATION.

Du souvenir d'enfance à
l'élaboration littéraire.

- I) MARCEL PAGNOL : HISTOIRE DE LA CHASSE AUX
BARTAVELLES. In : LA GLOIRE DE MON PERE.

MARCEL PAGNOL

*La Gloire
de mon Père*

(— souvenirs d'enfance —
volume I)

Pendant que je croquais mes tartines, mon père dit :

— Tu ne sais pas où nous allons ? Eh bien, voilà. Ta mère a besoin d'un peu de campagne. J'ai donc loué, de moitié avec l'oncle Jules, une villa dans la colline, et nous y passerons les grandes vacances.

Je fus émerveillé.

— Et où est-elle, cette villa ?

— Loin de la ville, au milieu des pins.

— C'est très loin ?

— Oh oui, dit ma mère. Il faut prendre le tramway, et marcher ensuite pendant des heures.

— Alors, c'est sauvage ?

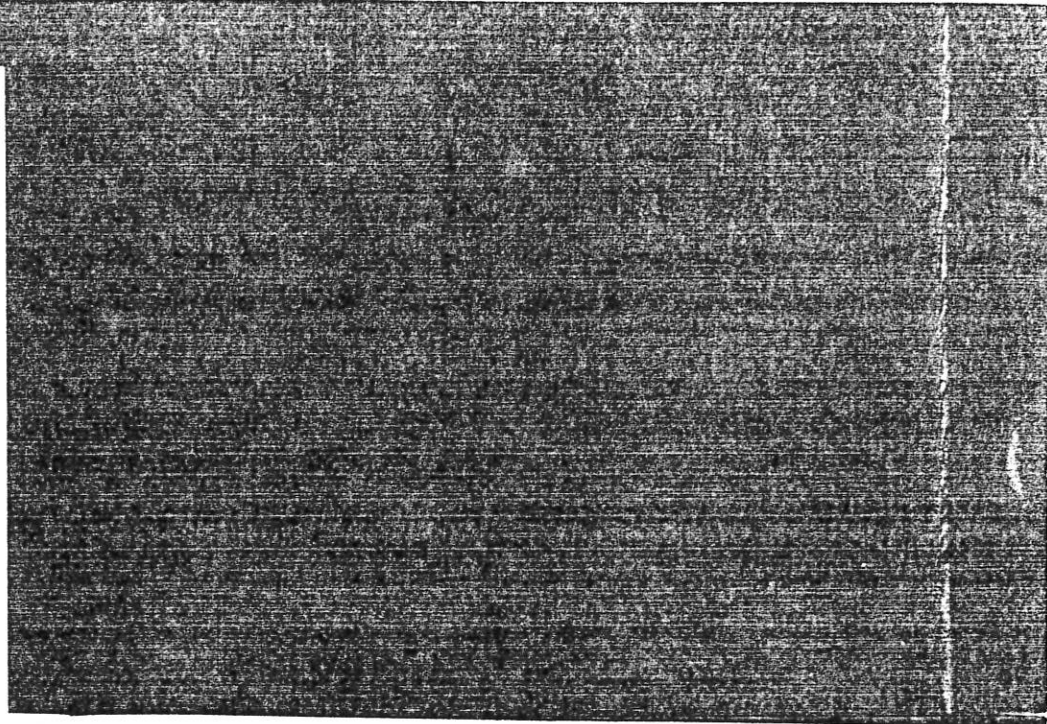
— Assez, dit mon père. C'est juste au bord d'un désert de garrigue, qui va d'Aubagne jusqu'à Aix. Un vrai désert !

Paul arrivait, pieds nus, pour savoir ce qui se passait et il demanda :

— Est-ce qu'il y a des chameaux ?

— Non, dit mon père. Il n'y a pas de chameaux.

— Et des rhinocéros ?



Alors commencèrent les plus beaux jours de ma vie. La maison s'appelait La Bastide Neuve, mais elle était neuve depuis bien longtemps. C'était une ancienne ferme en ruines, restaurée trente ans plus tôt par un monsieur de la ville, qui vendait des toiles de tente, des serpillières et des balais. Mon père et mon oncle lui payaient un loyer de 80 francs par an (c'est-à-dire quatre louis d'or), que leurs femmes trouvaient un peu exagéré. Mais la maison avait l'air d'une villa — et il y avait « l'eau à la pile » : c'est-à-dire que l'audacieux marchand de balais avait fait construire une grande citerne, accolée au dos du bâtiment, aussi large et presque aussi haute que lui : il suffisait d'ouvrir un robinet de cuivre, placé au-dessus de l'évier, pour voir couler une eau limpide et fraîche...

C'était un luxe extraordinaire, et je ne compris que plus tard le miracle de ce robinet : depuis la fontaine du village jusqu'aux lointains sommets de l'Étoile, c'était le pays de la soif : sur vingt kilomètres, on ne rencontrait qu'une douzaine de puits (dont la plupart étaient à sec à partir du mois de mai) et trois ou quatre « sources »;

De plus, mon oncle avait décoré du titre de « bonne » une paysanne à l'air égaré, qui venait l'après-midi laver la vaisselle et parfois faire la lessive, ce qui lui donnait l'occasion de se laver les mains; nous étions ainsi triplement rattachés à la classe supérieure, celle des bourgeois distingués.

Devant le jardin, des champs de blé ou de seigle assez pauvrement cultivés, et bordés d'oliviers millénaires.

— Derrière la maison, les pinèdes formaient des îlots sombres dans l'immense garrigue qui s'étendait, par monts, par vaux et par plateaux, jusqu'à la chaîne de Sainte-Victoire. La Bastide Neuve était la dernière bâtisse, au seuil du désert, et l'on pouvait marcher pendant 30 kilomètres sans rencontrer que les ruines basses de trois ou quatre fermes du Moyen Age, et quelques bergeries abandonnées. —

Nous allions dormir de bonne heure, épuisés par les jeux de la journée, et il fallait emporter le petit Paul, mou comme une poupée de chiffons : je le rattrapais de justesse au moment où il tombait de sa chaise, en serrant dans sa main crispée une pomme à demi-rongée, ou la moitié d'une banane.

En me couchant, à demi-conscient, je décidais chaque soir de me réveiller à l'aurore, afin de ne pas perdre une minute du miraculeux lendemain. Mais je n'ouvrais les yeux que vers sept heures, aussi furieux et grommelant que si j'avais manqué le train.

LA GLOIRE DE MON PERE

Alors, j'appelais Paul, qui commençait par grogner lamentablement, en se retournant vers le mur; mais il ne résistait pas à l'ouverture de la fenêtre, soudain resplendissante au claquement des volets de bois plein, tandis que le chant des cigales et les parfums de la garrigue emplissaient d'un seul coup la chambre élargie.

Nous descendions tout nus, et nos vêtements à la main.

Mon père avait adapté un long tuyau en caoutchouc au robinet de la cuisine. Il en sortait par la fenêtre, et venait aboutir à un bec de lance en cuivre, sur la terrasse.

J'arrosais Paul, puis il m'inondait. Cette façon de faire était une invention géniale de mon père, car l'abominable «toilette» était devenue un jeu : elle durait jusqu'à ce que ma mère nous criât par la fenêtre : « Assez ! Quand la citerne sera vide, nous serons obligés de partir ! »

Après cette effroyable menace, elle fermait irrémédiablement le robinet.

Nous avalions très vite les tartines avec le café au lait, et alors commençait la grande aventure. —

Il était défendu de sortir du jardin, mais on ne nous surveillait pas. Ma mère croyait que la clôture était infranchissable : ma tante était l'esclave du cousin Pierre. Mon père allait souvent au village pour « les commissions » ou dans la colline pour herboriser; quant à l'oncle Jules, il passait en ville trois jours par

SOUVENIRS D'ENFANCE

semaine, car il n'avait que vingt jours de vacances, et il les avait répartis sur deux mois.

— C'est ainsi que livrés le plus souvent à nous-mêmes, il nous arrivait de monter jusqu'aux premières pinèdes. Mais ces explorations, le couteau à la main, et l'oreille aux aguets, se terminaient souvent par une fuite éperdue vers la maison, à cause de la rencontre inopinée d'un serpent boa, d'un lion, ou d'un ours des cavernes.

Nos jeux furent d'abord la chasse aux cigales, qui suçaient en chantant la sève des amandiers. Les premières nous échappèrent, mais nous fûmes bientôt d'une adresse si efficace que nous revenions à la maison entourés d'un halo de musique, car nous en rapportions des douzaines qui continuaient à grésiller dans nos poches tressautantes. Il y eut la capture des papillons, des sphinx à deux queues et aux grandes ailes blanches bordées de bleu, qui laissaient sur mes doigts une poudre d'argent.

Pendant plusieurs jours, nous jetâmes des chrétiens aux lions : c'est-à-dire que nous lançions des poignées de petites sauterelles dans la toile endiamantée des grandes araignées de velours noir, striées de raies jaunes : elles les habillaient de soie en quelques secondes, perçaient délicatement un trou dans la tête de la victime, et la suçaient longuement, avec un plaisir de gourmet. Ces jeux enfantins étaient entrecoupés par des orgies de gomme d'amandier, une gomme rousse comme du miel : friandise sucrée, et merveilleusement gluante, mais fortement déconseillée par l'oncle Jules, qui prétendait que cette gomme

SOUVENIRS D'ENFANCE

la chaleur, elles disparaissaient dans une étincelle. Ce petit feu d'artifice fut assez plaisant, mais bien court. De plus, après la sublimation des externes, nous attendîmes en vain la sortie des puissantes légions souterraines, et l'explosion bruyante de la reine, sur laquelle j'avais compté : mais rien ne parut, et il ne resta sous nos yeux qu'un petit entonnoir noirci par le feu, triste et solitaire comme le cratère d'un volcan éteint.

- Cependant, nous fûmes assez vite consolés de cet insuccès par la capture de trois grands «pregadious», c'est-à-dire de trois mantes religieuses, qui se promenaient, toutes vertes, sur les branches vertes d'une verveine : beaux sujets pour l'observation scientifique.

Papa nous avait dit (avec une certaine joie laïque) que la mante dite «religieuse» était un animal féroce et sans pitié; qu'on pouvait la considérer comme le «tigre des insectes», et que l'étude de ses mœurs était des plus intéressantes...

Je décidai donc de les étudier, c'est-à-dire que, pour déclencher une bataille entre les deux plus grosses, je les présentai de fort près l'une à l'autre, les griffes en avant.

Nous pûmes alors continuer nos études par la constatation du fait que ces bestioles pouvaient vivre sans griffes, puis sans pattes, et même sans une moitié de la tête...

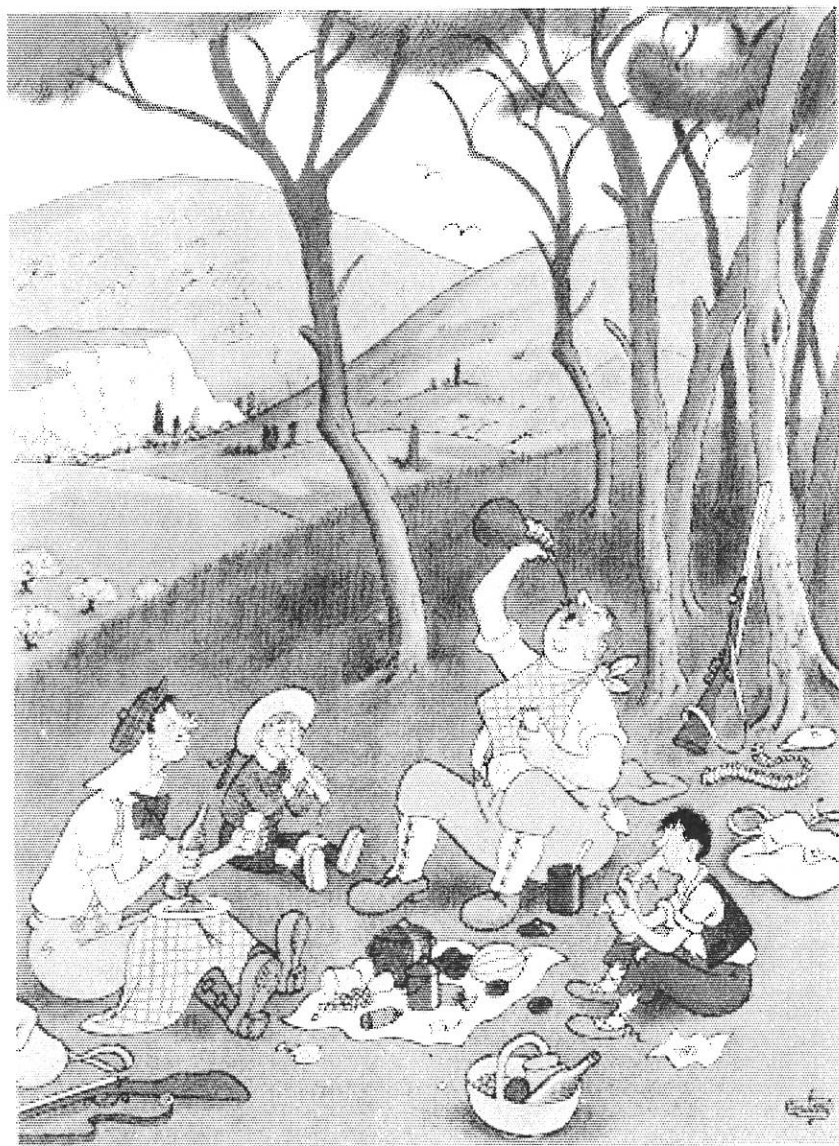
Le malheureux tigre, toujours immobile, et comme attentif, par une sorte d'introspection à ce qui se passait en lui-même, n'avait pas les moyens, faute de jeux de physionomie ou d'expression vocale, d'extérioriser sa torture ou son désespoir, et son agonie ne fut pas spectaculaire. Nous ne comprîmes qu'il était mort qu'au moment où les fourmis des ancrages lâchèrent le bout de ses pattes et commencèrent à dépecer la mince enveloppe qui l'avait contenu. Elles scièrent le cou, coupèrent le buste en tranches régulières, épluchèrent les pattes et désarticulèrent élégamment les terribles pinces, comme fait un cuisinier pour un homard. Le tout fut entraîné sous terre, et rangé, au fond de quelque magasin, dans un ordre nouveau.

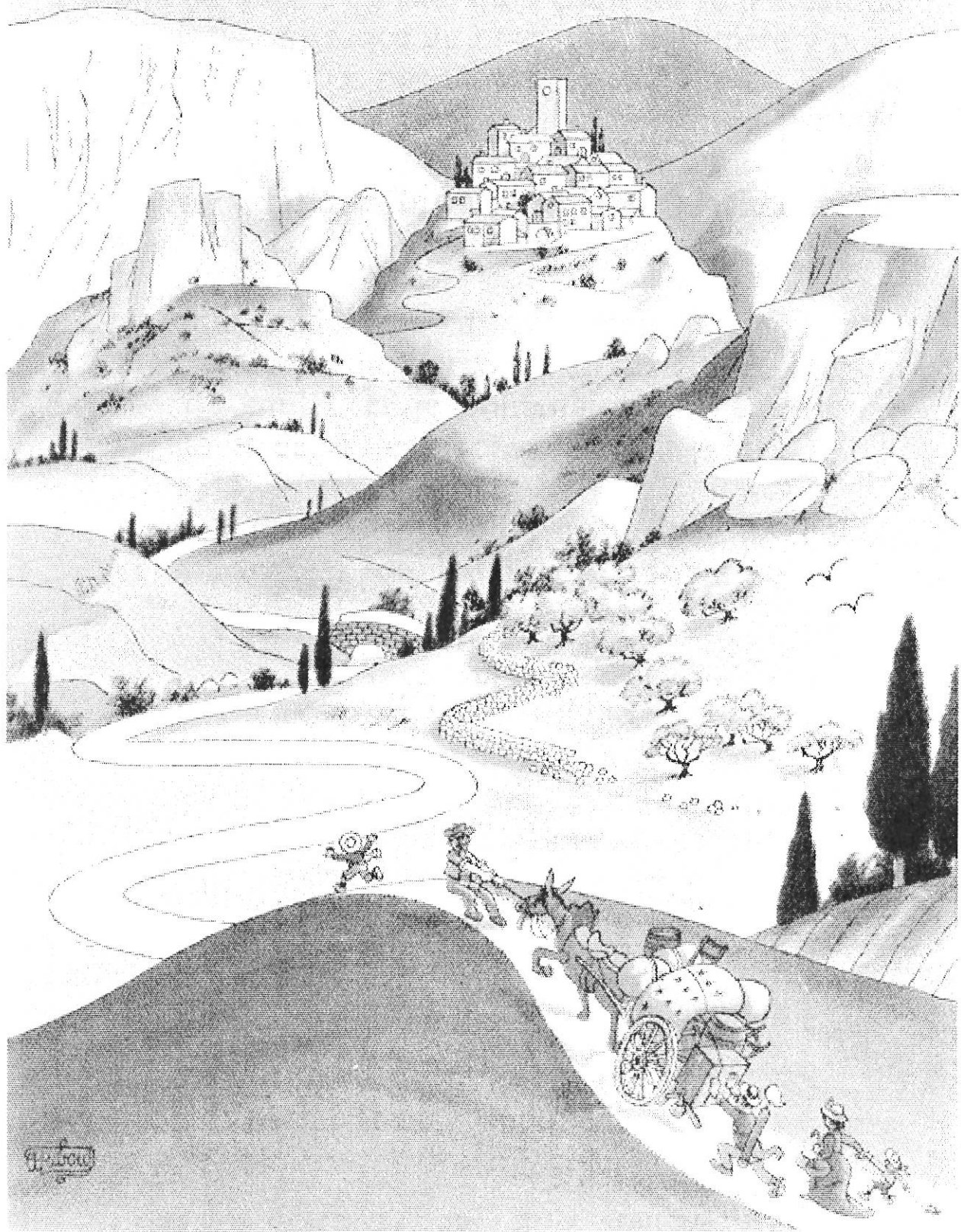
Il ne resta plus sur le gravier que les belles élytres vertes, qui avaient volé glorieusement au-dessus des jungles de l'herbe, et qui terrorisaient la proie ou l'ennemi. Méprisées par les ménagères, elles avouaient tristement qu'elles n'étaient pas comestibles.

— C'est ainsi que se terminèrent nos « études » sur les mœurs de la mante religieuse, et sur la « diligence » des « laborieuses » fourmis.

— Pauvre bête ! me dit Paul. Il a dû avoir une belle colique.

— C'est bien fait pour lui, dis-je. Il mange les sauterelles toutes vivantes, et même les cigales, et même les papillons. Papa te l'a dit : c'est un tigre. Et moi, la colique des tigres, je m'en fous. —





La chasse aux bartavelles

LA GLOIRE DE MON PERE

— Tu as entendu ce qu'a dit l'oncle Jules : douze kilomètres dans les collines ! Tu as de bien petites pattes pour marcher si longtemps !

— Elles sont petites, mais elles sont dures, dis-je. Touche-les, c'est comme du bois.

Il tâta mes mollets :

— C'est vrai que tu as de bons muscles...

— Et puis, je suis léger, moi. Je n'ai pas des grosses fesses comme l'oncle Jules, ça fait que je ne suis jamais fatigué !

— Ho ho ! dit l'oncle Jules, trop heureux de détourner la conversation, je n'aime pas beaucoup qu'on se permette de critiquer mes fesses !

Mais je n'acceptai pas la discussion, et j'enchaînai :

— Elles ne sont pas grosses, les sauterelles, et pourtant elles sautent bien plus loin que toi ! Et puis, quand l'oncle Jules avait sept ans, son père l'emmenait toujours à la chasse. Et moi, maintenant, j'ai huit ans et demi passés. Et pourtant, il a dit que son père était sévère. Alors, c'est une injustice... Et puis, si vous ne me voulez pas, moi je vais tomber malade, et déjà j'ai un peu mal au cœur !

Sur quoi, je courus au mur, et contre mon bras replié, je me mis à pleurer bruyamment.

Mon père ne savait que dire et il caressait mes cheveux.

— Ma mère entra et, sans un mot, me prit sur ses genoux. J'étais au comble du désespoir. D'abord parce

SOUVENIRS D'ENFANCE

que cette ouverture m'apparaissait comme un grand départ vers l'Aventure, vers les hautes garrigues inconnues que je regardais depuis si longtemps. Et surtout, je voulais aider mon père dans son épreuve : je me glisserais dans les broussailles, et je rabattrais le gibier sur lui. S'il manquait un perdreau, je dirai : « Je l'ai vu tomber ! », et je rapporterai triomphalement quelques plumes que j'avais ramassées dans le poulailler, afin de lui donner confiance. Mais cela, je ne pouvais pas le dire, et mon amour déçu me brisait le cœur.

— Mais aussi, dit ma mère sur un ton de reproche, vous lui en avez trop parlé !

— Ce serait dangereux, dit mon père, surtout le jour de l'ouverture. Il y aura d'autres chasseurs dans la colline... Il est petit et, dans les broussailles, on pourrait le prendre pour un gibier.

— Mais moi, je les verrai, les chasseurs ! criai-je entre deux sanglots. Et alors, si je leur parle, ils comprendront que je ne suis pas un lapin !

— Eh bien, je te promets que tu viendras avec nous dans deux ou trois jours, quand je serai mieux entraîné, et que nous n'irons pas si loin.

— Non ! non ! Je veux faire l'ouverture ! —

Alors, l'oncle Jules se montra grand et généreux.

— Je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas, dit-il. Mais à mon avis, Marcel a mérité de faire l'ouverture avec nous. Allons, ne pleure plus. Il portera notre déjeuner, comme il l'a proposé, et il nous sui-

va.

Je ne les voyais plus, et je n'entendais rien. Mais pour un Comanche, les retrouver ne serait qu'un jeu.

Je montai la pente en courant aussi légèrement que je pus, jusqu'à l'orée de la pinède. Je m'arrêtai, j'écoutai : il me sembla percevoir, plus haut, un bruit de pas dans les pierres. Je repris ma course, en rasant les fourrés. J'arrivai à la fin de la première pinède, au bord d'un plateau : on y avait, jadis, cultivé des vignes. Des sumacs, des romarins, des cades les avaient remplacées. Mais cette végétation n'était pas très haute, et je vis au loin la casquette et le béret. Ils avaient encore le fusil à l'épaule, et marchaient toujours d'un bon pas. Près d'un grand pin, ils s'arrêtèrent : le béret descendit sur le flanc du coteau, vers la gauche, tandis que la casquette continua tout droit. Mais elle montait et plongeait tour à tour, comme une casquette qui marche pas à pas, sur la pointe des pieds. Je compris que la chasse était commencée... Mon cœur battit plus vite... Je retins mon souffle, et j'attendis. —

Je sentis fondre ma rancune, et mon désir de le scalper : un Buffalo Bill a tous les droits, et je bombai puissamment ma poitrine à la pensée que j'étais son neveu.

Ils continuèrent leur marche : mais comme ils avaient dépassé mon observatoire, je me retirai avec précaution, et sur l'immense plateau de garrigue, je décrivis un nouvel arc de cercle, afin de les dépasser à mon tour. Le soleil étincelait, à deux mètres au-dessus de l'horizon, et je courais dans l'odeur des lavandes matinales que j'écrasais au passage.

- Quand il me sembla que j'étais plus loin qu'eux, je rabattis ma course vers la barre : mais tout à coup, je vis courir devant moi une sorte de poulet doré, qui avait des taches rouges à la naissance de la queue. L'émotion me paralysa : un perdreau ! C'était un perdreau !... Il filait aussi vite qu'un rat, et disparut dans un cade énorme. Aveuglément, je m'élançai à travers ces rameaux sans épines. Mais des plumes rouges couraient déjà de l'autre côté, car le poulet n'était pas seul : j'en vis deux autres, puis quatre, puis une dizaine... J'obliquai alors vers ma droite, pour les forcer à fuir vers la barre, et cette manœuvre réussit ; mais ils ne prirent pas leur vol, comme si ma présence désarmée n'exigeait pas les grands moyens. Alors, je ramassai des pierres et je les lançai devant moi : un bruit énorme, pareil à celui d'une benne de tôle qui vide un chargement de pierres, me terrorisa ; pen-

SOUVENIRS D'ENFANCE

dant une seconde, j'attendis l'apparition d'un monstre, puis je compris que c'était l'essor de la compagnie, qui fila vers la barre, et plongea dans le vallon. —

Comme j'arrivais au bord de l'à-pic, deux détonations presque simultanées retentirent. Je vis mon père, qui venait de tirer, et qui suivait du regard le vol plané des belles perdrix... Mais toutes glissaient dans l'air du matin, sans le moindre frémissement...

C'est alors que, d'une grande touffe de genêts, surgit le bérêt, qui était surmonté d'un fusil. Il tira posément : la première perdrix bascula sur la gauche, et tomba, décrochée du ciel. Les autres firent un crochet vers la droite : le fusil décrivit un quart de cercle, et le second coup retentit : une autre perdrix parut exploser, et s'abattit presque à la verticale. A voix basse, je criai de joie... Les deux chasseurs, après quelques recherches, ramassèrent les victimes, qui étaient à 50 mètres l'une de l'autre, et les brandirent à bout de bras. Mon père criait : « Bravo ! » Mais pendant qu'il mettait la perdrix dans son carnier, je le vis faire un petit saut sur place, et retirer fébrilement les douilles vides de son fusil : un beau lièvre, qui venait de lui passer entre les jambes, n'attendit pas la fin de l'opération et s'enfonça dans la broussaille, la queue en l'air et les oreilles droites... L'oncle Jules levait les bras au ciel :

— Malheureux ! il fallait recharger tout de suite ! Dès qu'on a tiré, on recharge !!!

Mon père, navré, ouvrit des bras de crucifié, et rechargea tristement.

- J'avais fait ces réflexions, adossé à un pin où les petites cigales noires des collines, dans le parfum de la résine chaude, sciaient des roseaux bien secs, et je mâchais nerveusement une brindille de romarin. Je repris ma route, pensif, les mains dans les poches, la tête basse. Un coup de fusil assourdi par la distance, me tira de mes réflexions. Je courus vers le bord de la barre. Les chasseurs étaient déjà loin : ils arrivaient au bout du vallon, qui débouchait sur une grande plaine rocheuse... Je courus pour les rattraper : mais je les vis tourner sur la droite, et disparaître dans une pinède, derrière la base du Taoumé, qui se dressait maintenant devant moi.

Je décidai de descendre au fond du vallon, et de suivre leurs traces... Mais la barre avait bien cent mètres à pic, et je ne voyais aucune cheminée. Je pensai alors à revenir sur mes pas, pour retrouver le chemin qu'ils avaient pris quand je les avais quittés : mais nous avions marché plus d'une heure. Je calculai qu'il me faudrait au moins vingt minutes pour revenir — au pas de course — jusqu'à mon point de départ. J'aurais ensuite à remonter tout le vallon, où il me serait difficile de courir, à cause des genêts épineux qui s'élevaient plus haut que ma tête; soit, une bonne demi-heure. Et pendant tout ce temps, où seraient-ils allés? Je m'assis sur une pierre, pour réfléchir à la situation.

Fallait-il donc, tout bêtement, rentrer à la maison? J'y perdrais sans aucun doute la considération de Paul.

La pente qui montait devant moi était maintenant à peine sensible. Le sol n'était qu'une immense dalle de calcaire bleuté, sillonnée de fentes toutes brodées de thym, de rue et d'aspic... De temps à autre, sortant de la pierre nue, un cade gothique ou un pin, dont le tronc, épais et noueux, contrastait avec la petite taille de l'arbre, qui n'était guère plus grand que moi : on voyait que cet affamé soutenait depuis des années une lutte farouche contre la dure pierre, et qu'une seule goutte de sève devait lui coûter des jours de patience. A ma gauche, le sommet du Taoumé, à force d'avoir trempé dans le ciel, était d'un bleu pâle, un bleu de lessive, et je trottais vers son épaule gauche, à travers un air vaporeux que la chaleur faisait danser. Tous les cent mètres, selon *le rite* indien, je m'arrêtais et je gonflais ma poitrine trois fois.

- Au bout de vingt minutes, j'arrivai sous le pic, et le paysage changea. Le plateau rocheux était coupé par l'amorce d'un ravin sauvage : entre les blocs éboulés, de grands pins et de hautes broussailles. J'en atteignis facilement le fond, mais il me fut impossible

LA GLOIRE DE MON PERE

de franchir la barre opposée : la distance m'avait trompé sur sa hauteur; je suivis donc le pied de la falaise, sûr que j'étais d'y trouver une cheminée.

Le trot du chef indien fut alors ralenti par les rideaux de clématites, et les enchevêtrements de térébinthes. Les petites feuilles du chêne-kermès, qui portent, sur les bords, quatre piquants symétriques, se glissaient dans mes espadrilles, dont le côté bâille un peu quand on marche sur la pointe des pieds : je m'arrêtais de temps à autre pour me déchausser, et je les vidais en battant le rocher.

A chaque instant, des oiseaux s'envolaient sous mes pas, ou sur ma tête... Autour de moi, je ne pouvais voir à plus de dix mètres. Les arbres, les fourrés, et les deux parois de la gorge me cachaient le reste de l'univers.

Je commençai à être vaguement inquiet : c'est pourquoi je pris, dans ma musette, le redoutable couteau pointu, dont je serrai fortement le manche dans mon poing.

L'air était calme, et les puissantes odeurs de la colline, comme une invisible fumée, emplissaient le fond du ravin. Le thym, l'aspic, le romarin verdissaient l'odeur dorée de la résine, dont les longues larmes immobiles brillaient dans l'ombre claire sur les écorces noires; je marchais sans le moindre bruit dans le silence de la solitude, quand des sons effrayants éclatèrent à quelques pas de moi.

C'était une cacophonie de trompettes éperdues, de sanglots déchirants, de cris désespérés. Ces sons mys-

SOUVENIRS D'ENFANCE

térieux étaient d'une intensité de cauchemar, et les échos successifs de la gorge les amplifiaient en les multipliant.

Je demeurai figé sur place, tout tremblant, glacé de peur. Le tintamarre s'arrêta soudain, dans un silence immobile, qui me parut plus terrible encore. A ce moment, derrière moi, en haut de la barre, la course d'un lapin fit rouler une pierre : elle tomba sur un clapier de cailloux bleus, qui formait un éventail, sur la pente raide d'une sorte de balcon. Le clapier se mit en marche, dans un bruit de grêle et de désastre, et coula jusqu'à mes talons submergés. Alors le malheureux chef comanche bondit comme une bête surprise, et se trouva tout à coup accroché au milieu d'un pin, dont je serrai le tronc contre mon cœur, comme si c'eût été ma mère. Je respirai profondément, j'écoutai le silence. J'aurais aimé entendre une cigale — il n'y en avait pas.

Autour de moi, les ramures étaient impénétrables. Je voyais, en bas, sur les ramilles sèches, briller la lame de mon couteau.

Je me préparais à descendre sans faire de bruit, lorsque la menaçante cacophonie éclata de nouveau, plus violente que la première fois. Pris d'une peur panique, je montai presque au sommet du pin, sans pouvoir contenir de faibles gémissements... Et tout à coup je vis, sur les plus hautes branches d'un chêne mort, une dizaine d'oiseaux étincelants : leurs ailes étaient d'un bleu très vif, coupé par deux raies blanches. Le col et le croupion, d'un beige clair, précédaient une queue noire et bleue, et le bec était jaune

LA GLOIRE DE MON PERE

canari. Sans motif aucun, et comme pour le plaisir, la tête rejetée en arrière, ils hurlaient, criaient, gémissaient, miaulaient, avec une puissance démoniaque. La colère fit place à la peur. Je me laissai glisser jusqu'au pied du pin. Je ramassai mon couteau, puis une excellente pierre plate, et je courus vers l'arbre de ces aliénés. Mais au bruit de ma course, toute la bande prit son vol, et transporta dans un pin, en haut de la barre, son ridicule charivari.

Je m'assis sur le gravier brûlant, sous prétexte de vider, une fois de plus, mes espadrillés, mais en réalité pour me remettre de ces émotions, et je croquai une barre de chocolat.

J'écoutai longuement la colline : je n'entendis qu'un silence de mort. Quoi ? Pas un seul chasseur le jour de l'ouverture ? Je devais apprendre plus tard que les gens du pays ne sortaient jamais ce jour-là : comme ils eussent rougi de prendre un « permis » pour chasser sur des terres qui étaient leur patrie, ils craignaient le zèle des gendarmes d'Aubagne, que l'ouverture excitait particulièrement.

Je regardai derrière moi, pour mesurer le chemin parcouru, et je vis, là-haut, dans le ciel, une montagne inconnue, dont le sommet rocheux s'allongeait sur au moins cinq cents mètres. C'était le Taoumé, mais comme je n'avais jamais vu que sa face, je ne le reconnus pas. Ainsi le premier astronome qui verra l'autre côté de la lune cataloguera un astre nouveau.

Je fus d'abord perplexe, puis inquiet. Je regardai encore, et de tous côtés. Je ne vis aucun repère : je

SOUVENIRS D'ENFANCE

décidai alors de retourner à la maison, ou plutôt vers la maison : car, pour sauver la face, je ne me montrerais pas. J'attendrais, à la lisière des pinèdes, le retour des chasseurs, et je rentrerais avec eux.

Je revins donc sur mes pas, ce qui me paraissait facile : j'avais compté sans la malice des choses.

Les chemins qu'on laisse derrière soi en profitent pour changer de visage. Le sentier, qui partait vers la droite, a changé d'idée : au retour, il s'en va vers la gauche... Il descendait par une pente douce : le voilà qui monte comme un remblai, et les arbres jouent aux quatre coins.

Cependant, comme j'étais au fond d'une gorge, le doute n'était pas permis : il suffisait de faire demi-tour, et de remonter le ravin, sans tenir compte de cette sorcellerie.

Mon couteau à la main, je revins sur mes pas. En bon comanche, je cherchai mes traces : une empreinte, une pierre déplacée, une branche brisée. Je ne vis rien, et je pensai à la merveilleuse intelligence du Petit Poucet, génial inventeur de la piste préfabriquée : il était bien trop tard pour l'imiter.

J'arrivai soudain à une sorte de carrefour : le val se divisait en trois gorges qui remontaient en pied de poule jusqu'au flanc du mystérieux sommet... Je n'avais pas vu, à la descente, les deux autres... Comment cela s'était-il fait ? Je réfléchis, tout en regardant tour à tour chacune des trois branches... Je compris tout à coup : les broussailles étaient plus hautes que moi ; à la descente, regardant tout droit devant moi, je

LA GLOIRE DE MON PERE

n'avais vu que le ravin que je suivais, et qui était, comme je l'ai dit assez tortueux. Mais où était ma route ? J'aurais dû raisonner et comprendre que j'étais descendu dans le premier ravin à ma gauche, puisque, sur le plateau, je n'avais traversé aucun des deux autres. Mais le malheureux chef comanche acheva de perdre le Nord : il tomba assis par terre, et se mit à pleurer.

Cependant, je compris bien vite l'inutilité honteuse de ce désespoir : il fallait faire quelque chose, il fallait agir rapidement, comme un homme. Et d'abord, reprendre des forces, car, malgré l'incroyable dureté de mes mollets, je ressentais une très inquiétante fatigue.

A l'entrée de l'un des ravins, se dressait une yeuse à sept ou huit troncs, disposés en cercle, et ses ramures d'un vert sombre surgissaient d'un îlot de broussailles, où les déchirants argéras se mêlaient aux chênes kermès. Cette masse de verdure épineuse paraissait impénétrable : mais je baptisai mon couteau « machete », et j'entrepris de me frayer un passage.

Après un bon quart d'heure d'efforts, et mille piqûres fiévreuses, je franchis enfin le cercle défensif : je découvris, au milieu des troncs, un grand rond de « baouco ». Je m'y installai, avec un sentiment réconfortant de sécurité : j'étais invisible, et d'autre part, je notai que l'un des troncs permettait une escalade facile : avantage inappréciable en cas de sanglier blessé. Je m'étendis sur le dos dans l'herbe douce, les mains croisées sous ma nuque. Au centre de

SOUVENIRS D'ENFANCE

Alors, je pensai au vautour affamé qui suivit un jour, à travers la savane, le Chercheur de Pistes blessé, et sur le point de mourir de soif. « Ces féroces créatures suivent pendant des jours entiers le voyageur à bout de forces, et savent attendre patiemment sa dernière chute, pour arracher des lambeaux sanglants de sa chair encore palpitante ».

Je saisis alors mon couteau — que j'avais eu l'imprudence de remettre dans ma musette — et je l'aiguisai ostensiblement sur une pierre. Il me sembla que le cercle de la mort cessait de descendre. Puis, pour montrer à la bête féroce que je n'étais pas à bout de forces, j'exécutai une danse sauvage, terminée par de grands éclats de rire sarcastiques, si bien répercutés par les échos du ravin qu'ils m'effrayèrent moi-même... Mais cet arracheur de lambeaux sanglants n'en parut pas intimidé, et reprit sa descente fatale. Je cherchai des yeux — ces yeux qu'il devait crever de son bec recourbé — un refuge : ô bonheur ! A vingt mètres sur ma droite, une ogive s'ouvrait dans la paroi rocheuse. Je dressai mon couteau la pointe en l'air, et criant des menaces d'une voix étranglée, je me dirigeai vers l'abri de la dernière chance... ~~X~~ Je marchais tout droit devant moi, à travers les cades et les romarins, les mollets déchirés par les petits kermès, dans le gravier des garrigues qui roulait sous mes pieds... L'abri n'était plus qu'à dix pas : hélas, trop tard ! Le meurtrier venait de s'immobiliser, à vingt ou trente mètres au-dessus de ma tête : je voyais frémir ses ailes immenses, son cou était tendu vers moi... Soudain, il plongea, à la vitesse d'une pierre qui tombe. Fou de peur, et mes yeux caches derrière mon bras, je me

LA GLOIRE DE MON PERE

lançai à plat ventre sous un gros cade, avec un hurlement de désespoir. Au même instant retentit un bruit terrible, le bruit roulant d'un tombereau qui se décharge : une compagnie de perdrix s'envolait, épouvantée, à dix mètres devant moi, et je vis remonter l'oiseau de proie : d'un vol ample et puissant, il emportait dans ses serres une perdrix tressaillante, qui laissait couler dans le ciel une traînée de plumes désespérées.

Je contins à grand-peine quelques sanglots nerveux, que le Cœur Loyal eût blâmés, et quoique le danger fût passé, j'allai me réfugier dans l'abri, pour essayer d'y retrouver mon sang-froid.

C'était une crevasse en forme de tente, à peine plus haute que moi, et large d'environ deux pas. Je donnai quelques coups de pied dans la baouco qui tapissait le sol, puis, assis contre la paroi, j'examinai la situation.

Je compris d'abord que le vautour n'avait jamais eu l'intention de m'attaquer, mais qu'il suivait les perdrix : ces malheureux volatiles avaient fui longuement devant moi, sans oser prendre leur essor, à cause du meurtrier volant, qui les attendait à la sortie... Cette théorie me rassura sur la suite des événements : le vautour ne reviendrait plus.

Je me félicitai ensuite d'avoir choisi, pour calmer ma soif, un caillou bien lisse et bien rond, car je constatai que, dans mon désarroi, je l'avais avalé.

La peau de ma joue droite me « tirait ». J'y portai la main, pour la frictionner, mais ma paume y resta

SOUVENIRS D'ENFANCE

collée : en m'appuyant contre le pin quand les oiseaux bleux m'avaient fait peur, je l'avais enduite de résine. Je savais, par expérience, que si l'on ne disposait pas d'huile ou de beurre, il n'y avait rien à faire, qu'à supporter ces tiraillements, et cette sensation d'avoir une joue en carton. Mais quand on a choisi l'état de Comanche, d'aussi petites misères ne devraient même pas être mentionnées.

L'état de mes mollets était plus inquiétant. Ils étaient striés de longues raies rouges, qui se croisaient comme les fils d'un grillage, et un grand nombre de fines épines y étaient encore plantées. Patiemment, je les arrachai l'une après l'autre, entre deux ongles. Puis, comme tant de petites blessures me brûlaient, j'allai cueillir quelques plantes : chacun sait que les plantes des collines cicatrisent rapidement les plaies... Je dus sans doute me tromper de plantes, car après une bonne friction avec du thym et du romarin, je ressentis de si vives brûlures que je me mis à danser, en poussant des cris de douleur... Pour me reconforter, je mangeai aussitôt la moitié de l'orange, ce qui me fit le plus grand bien.

Je tentai alors de monter sur le plateau, mais l'ascension de l'éboulis final fut plus difficile que je ne pensais, et je découvris que les éboulis ont une tendance naturelle à s'ébouler : lorsque j'arrivais presque au sommet, en avançant à quatre pattes, je repartais en arrière, sur un tapis roulant de cailloux. J'allais désespérer de mon succès final, lorsque je découvris une cheminée praticable, un peu étroite pour un homme, mais faite pour moi.

LA GLOIRE DE MON PERE

J'arrivai enfin sur le plateau. Il était immense et fort pauvrement boisé : toujours des kermès, des romarins, des cades, du thym, de la rue, des lavandes. Toujours les petits pins au tronc noué, penchés dans le sens du mistral, et les grandes dalles de pierres bleues. Je fis le tour de l'horizon : j'étais entouré de collines, cernées elles-mêmes par un cercle lointain de montagnes que je ne connaissais pas. La situation était grave.

LA GLOIRE DE MON PERE

• • • puis, les mollets brûlants et les pieds meurtris, je m'élançai au pas de course sur la faible pente du plateau.

Je me répétais la phrase magique, et je bondissais par-dessus les cades et les genévriers. Sur ma droite, le soleil commençait à rougeoyer, derrière des écharpes de nuages, comme sur les boîtes de confiseries que donnent les tantes à la Noël.

Je courus ainsi plus d'un quart d'heure, d'abord léger comme une gerboise, puis comme une chèvre, puis comme un veau, et je m'arrêtai pour reprendre haleine. En me retournant, je constatai que j'avais parcouru au moins un kilomètre, et que je ne voyais plus les trois ravins, engloutis dans l'immense plateau.

En revanche, du côté du couchant, il me sembla distinguer la rive opposée d'un vallon. Je m'approchai d'un pas de promeneur, pour économiser mes forces avant de reprendre ma course.

Oui, c'était bien un vallon, qui se creusait à mesure que je m'approchais. Peut-être était-ce celui du matin ?

✕ Les deux mains en avant, j'écartais les térébinthes et les genêts, qui étaient aussi grands que moi... J'étais encore à cinquante pas du bord de la barre, lorsqu'une détonation retentit, puis, deux secondes plus tard, une autre ! Le son venait d'en bas : je m'élançai, bouleversé de joie, lorsqu'un vol de très gros oiseaux, jaillissant du vallon, piqua droit sur moi... Mais le chef de la troupe chavira soudain, ferma ses ailes et, traversant un grand genévrier, vint frapper lourde-

SOUVENIRS D'ENFANCE

ment le sol. Je me penchais pour le saisir, quand je fus à demi assommé par un choc violent qui me jeta sur les genoux : un autre oiseau venait de me tomber sur le crâne, et je fus un instant ébloui. Je frottai vigoureusement ma tête bourdonnante : je vis ma main rouge de sang. Je crus que c'était le mien, et j'allais fondre en larmes, lorsque je constatai que les volatiles étaient eux-mêmes ensanglantés, ce qui me rassura aussitôt.

Je les pris tous deux par les pattes, qui tremblaient encore du frémissement de l'agonie.

C'étaient des perdrix, mais leur poids me surprit : elles étaient aussi grandes que des coqs de basse-cour, et j'avais beau hausser les bras, leurs bec rouges touchaient encore le gravier.

Alors, mon cœur sauta dans ma poitrine : des bartavelles ! Des perdrix royales ! Je les emportai vers le bord de la barre — c'était peut-être un doublé de l'oncle Jules ?

Mais, même si ce n'était pas lui, le chasseur qui devait les chercher me ferait sûrement grand accueil, et me ramènerait à la maison : j'étais sauvé !

Comme je traversais péniblement un fourré d'argéras, j'entendis une voix sonore, qui faisait rouler les R aux échos : c'était celle de l'oncle Jules, voix du salut, voix de la Providence !

A travers les branches, je le vis. Le vallon, assez large et peu boisé, n'était pas très profond. L'oncle Jules venait de la rive d'en face, et il criait, sur un ton

LA GLOIRE DE MON PERE

de mauvaise humeur :

— Mais non, Joseph, mais non ! Il ne fallait pas tirer ! Elles venaient vers moi ! C'est vos coups de fusil pour rien qui les ont détournées !

J'entendis alors la voix de mon père, que je ne pouvais pas voir, car il devait être sous la barre :

— J'étais à bonne portée, et je crois bien que j'en ai touché une !

— Allons donc, répliqua l'oncle Jules avec mépris. Vous auriez pu peut-être en toucher une, si vous les aviez laissées passer ! Mais vous avez eu la prétention de faire le « coup du roi » et en doublé ! Vous en avez déjà manqué un ce matin, sur des perdrix qui voulaient se suicider, et vous l'essayez encore sur des bartavelles, et des bartavelles qui venaient vers moi !

— J'avoue que je me suis un peu pressé, dit mon père, d'une voix coupable... Mais pourtant...

— Pourtant, dit l'oncle d'un ton tranchant, vous avez bel et bien manqué des perdrix royales, aussi grandes que des cerfs-volants, avec un arrosoir qui couvrirait un drap de lit. Le plus triste, c'est que cette occasion unique, nous ne la retrouverons jamais ! Et si vous m'aviez laissé faire, elles seraient dans notre carnier !

— Je le reconnais, j'ai eu tort, dit mon père. Pourtant, j'ai vu voler des plumes...

— Moi aussi, ricana l'oncle Jules, j'ai vu voler de belles plumes, qui emportaient les bartavelles à

SOUVENIRS D'ENFANCE

soixante à l'heure, jusqu'en haut de la barre, où elles doivent se foutre de nous !

Je m'étais approché, et je voyais le pauvre Joseph. Sous sa casquette de travers, il mâchonnait nerveusement une tige de romarin, et hochait une triste figure. Alors, je bondis sur la pointe d'un cap de roches, qui s'avancait au-dessus du vallon et, le corps tendu comme un arc, je criai de toutes mes forces : « Il les a tuées ! Toutes les deux ! Il les a tuées ! »

Et dans mes petits poings sanglants d'où pendaient quatre ailes dorées, je haussais vers le ciel la gloire de mon père en face du soleil couchant.